

JEAN-LUC BIZIEN

LES

VEILLEURS

NAOS

LES
VEILLEURS
(EXTRAIT)

Ouvrage sous la direction de Jérôme Vincent

© **Éditions ActusF**, collection Naos, septembre 2018

45, chemin du Peney, 73000 Chambéry

www.editions-actusf.fr

ISBN : 978-2-36629-893-2 // EAN : 9782366298932

*Pour Kathleen Feret, qui a su écouter et entendre,
et pour Elric et Adriel.
Soyez sur vos gardes, mes fils, car la guerre a commencé !*

L'auteur tient à remercier le CNL pour son aide précieuse.

Prologue

JOURNAL D'ALEXANDRE, JUILLET 2022

La lune est ronde ce soir et ils sont tous là, dehors. Je peux deviner leur présence dans la rue, dans les égouts, dans les couloirs des bâtisses abandonnées. J'ai trouvé un abri pour la nuit. La porte est solide, personne ne la franchira. Peut-être même vais-je pouvoir dormir quelques heures et reprendre des forces.

Je ne sais pas si ce journal a encore une utilité. Je ne sais même pas si j'écris pour qu'on me lise ou pour me vider l'esprit de toutes ces visions qui le hantent. Ces images qui s'entrechoquent et m'empêchent de penser, de respirer parfois. Ces idées qui me poussent chaque jour vers un abîme empli de ténèbres, un puits sans fond dans lequel j'ai vu tant d'amis, de sœurs ou de frères s'abandonner.

Je vis, je survis au jour le jour et je ne sais plus à qui me fier. Il m'arrive de me laisser happer par ces pensées alors que le soleil brille haut dans le ciel. Dans ces moments-là, la sensation d'oppression est si forte que j'en reste immobile, comme frappé d'idiotie. Paralysé, je vois défiler des souvenirs. Je les contemple sans pouvoir bouger, tandis qu'une voix hurle dans

ma tête qu'il faut me secouer, rester sur mes gardes, parer à toute attaque...

C'est à la nuit venue, quand j'ai trouvé un refuge et sécurisé l'entrée, que je sors ce carnet. Alors, je tente d'y aligner mes pensées, de leur donner un sens.

Je n'ai plus de nouvelles des miens. Ils doivent penser que j'ai fui. Ils me croient probablement mort, ou victime de la transformation. Ils n'ont toujours pas compris que nous avons échappé au pire, que le virus sera sans effet sur nous tant que nous n'établirons aucun contact physique avec les Chasseurs – une morsure, une griffure... et c'est trop tard, notre sort est scellé.

J'essaye de ne pas trop penser au clan. Je dois rester concentré sur mes recherches, mais leurs sourires, leurs visages me manquent. Nos discussions, aussi. La solitude, dans Paris, est une malédiction. Je la ressentais depuis longtemps, mais elle est plus cruelle encore depuis l'apparition du virus et la quarantaine.

Chaque heure, chaque minute est déjà une victoire et je ne veux pas me laisser gagner par l'ivresse. Bien sûr, il m'arrive de regretter mon départ. Je croyais avoir trouvé une famille, une tribu. J'aurais voulu que rien ne nous sépare... mais plus personne n'est fiable aujourd'hui. On peut être trahi, abandonné. Assassiné par la main qui, quelques minutes auparavant, se tendait pour venir en aide.

Plus que tout, aucun d'eux ne comprenait que Marie est importante. *Qu'elle est ESSENTIELLE.*

Et comme le plus méprisable des idiots, j'ai participé à son exil. Si j'avais compris sa détresse, si j'avais su trouver les mots,

nous n'en serions pas là aujourd'hui. Je serais avec elle, je la couvrirais de baisers, je lui témoignerais tout mon amour.

J'ai bien réfléchi à tout ça – la réflexion, c'est tout ce qu'il me reste. J'ai formulé toutes les hypothèses, tourné et retourné le problème en tous sens. Je ne crois pas avoir laissé filer la moindre possibilité. J'ai passé en revue tous les cas de figure, pour en arriver à cette conviction : *Marie est notre dernier espoir et nous devons tout faire pour la protéger.*

Je croyais l'avoir retrouvée, je me rapprochais très certainement d'elle... mais j'ai perdu sa trace aujourd'hui, après avoir croisé des goules. Les monstres quadrillent la zone et ce sera difficile de traverser leur territoire, mais je n'abandonnerai pas les recherches pour autant. Quelque chose me dit que Marie est encore en vie, qu'elle se cache quelque part, à deux pas d'ici. Peut-être s'est-elle réfugiée dans l'immeuble voisin ? Peut-être me suffirait-il de traverser la rue, de la prendre dans mes bras, de la supplier de me pardonner ?

Moi qui ne crois ni en Dieu ni aux diables, il m'arrive de plus en plus souvent de prier pour la revoir. Et j'espère de tout mon cœur avoir cette chance un jour.

Car Marie est tout pour moi.

Pour nous tous.

Elle est plus forte que toute cette folie, plus forte que la vie. Elle est la porteuse de lumière et, au plus profond de moi, j'en ai la certitude : elle m'attend. J'espère la retrouver à temps et je serais prêt à tout donner pour qu'elle s'en sorte, pour qu'elle s'accroche jusqu'à ce que je la retrouve. Je lui ferai quitter l'enceinte.

C'est ma mission.

Chaque soir, je ferme les yeux et je récite des prières inventées pour l'occasion, avec toute la ferveur dont je suis capable. Moi qui n'ai jamais porté crédit à toutes ces légendes, je sais aujourd'hui que les démons existent, qu'ils sont partout, que jamais ils ne se reposent... et je fais le vœu que Marie survive, afin qu'ILS en réchappent tous les deux.

Parce que le bébé n'a rien demandé et que lui aussi mérite de vivre.

Plus que tout autre.

Même si c'est une vie de merde qui l'attend, même si ce monde est mourant. Il doit vivre, avec sa mère.

Même si Marie ne veut plus de moi. Elle a sans doute raison de me détester, mais elle doit me faire confiance si elle veut retrouver la liberté. Ensuite, si elle le veut, je disparaîtrais. Mais avant tout, je dois la retrouver, la protéger et la mener au-dehors. Il faudra se montrer persuasif. Je trouverai les mots, elle comprendra. Je ne suis pas le salaud qu'elle croit. Je vaud mieux que ça...

NOUS VALONS MIEUX QUE ÇA.

Je ne suis pas meilleur qu'un autre. Comme tout le monde, j'ai été dévasté par la Révélation. Quand les autorités ont avoué l'existence du virus, j'ai cru moi aussi à un de ces putains de *hoaxes* qui pourrissaient les réseaux sociaux. Seule une poignée d'adeptes de la théorie du complot ont réagi. On s'est moqué d'eux, de leur crédulité...

Fatale erreur.

Quand je me suis réveillé, quand j'ai ouvert les yeux pour accepter la réalité, il était trop tard. On s'était laissé piéger

comme des débiles. On n'avait rien vu venir. L'incroyable s'était produit et le monde entier avait basculé dans la folie, jetant les uns sur les routes, les autres au fond de terriers dérisoires et inutiles, enfermant toutes les victimes de la *transformation*. Paris, la ville merveilleuse, MA VILLE, était devenue une prison pour les contaminés. Personne, nulle part, n'avait pressenti la catastrophe. Pourtant tous les signes avant-coureurs étaient là, sous notre nez. C'est juste que le monde entier avait affecté de ne pas s'en apercevoir.

Comme des enfants inconscients qui jouent sur la plage avec des explosifs oubliés dans le sable depuis des années, nous nous amusions. Le plaisir et les frissons étaient au rendez-vous : vampires, loups-garous – tous ces monstres qu'on pensait issus de l'imaginaire collectif – hantaient les rues, squattaient nos affiches, nos écrans publicitaires...

C'était *LA MODE*. Une saleté de mode, qui nous faisait rire, frissonner, qui nous amusait beaucoup. On adorait se faire peur – on dormait *monstres*, lisait *monstres*, jouait *monstres*. On riait d'eux. On les portait sur nos T-shirts, on les affichait sur nos murs. On connaissait les répliques des films ou des jeux vidéo par cœur. Si ma mémoire est bonne – j'avais à peine sept ou huit ans, à cette époque –, des mormons avaient lancé la vague en publiant des romans d'amour mettant en scène les Princes de la Nuit. Ébahies, fascinées, des millions de filles avaient découvert que les vampires étaient incroyablement séduisants... et *sexy*.

Tu parles ! Les vampires, en réalité, c'est plutôt « cinquante nuances de grec » : les filles sont transformées en kebabs quand elles en croisent un. Les vampires, jusqu'à preuve du contraire,

sont des créatures dénuées de sentiments. Des humains pervers, qui ne songent qu'à dévorer leur prochain, à se repaître de son sang, à torturer, posséder, asservir.

Ils ne sont pas les seuls à faire régner la terreur sur Paris. Les loups-garous sont eux aussi des prédateurs sans pitié. « Des râteliers ambulants et pas toujours très propres ! » comme le répète Jason à longueur de journée – mais Jason se dépêche de rire de tout, avant d'avoir à en pleurer... Et puis, bien entendu, il y a les autres, tous les autres : les goules, les rôdeurs et probablement des créatures que je n'ai pas encore identifiées. Sans doute faudra-t-il un jour songer à établir un catalogue pour les survivants. Une hiérarchie de la fureur et de la bestialité. On devra admettre que toutes ces saletés rivalisent de savoir-faire, dès qu'il s'agit de bouffer de l'humain.

J'écris ces mots, jour après jour, avec le sentiment étouffant de me répéter. Ma gorge se serre, mon cœur s'emballé dans ma poitrine et j'ai la sensation de rédiger la même copie, de dresser le constat répétitif d'une horreur en mouvement, d'un tsunami qui causera la disparition de l'humanité, la balayera, la remplacera à terme par... *les autres*.

Tout ça, parce qu'on n'a rien voulu voir venir. Pire encore : on a accumulé les erreurs, pour se voiler la face. Mon père m'en parlait souvent, avant de disparaître : dans les années 1990, les *vampyres* – avec un « y », ils y tenaient, les crétins ! – étaient humains. Ils se réunissaient pour jouer aux buveurs de sang en sirotant de la grenadine ou des jus de fruits rouges. Dans les années 2000, certains sont même allés jusqu'à se faire poser des implants, histoire de montrer des canines surdimensionnées à

chaque sourire. La fête battait son plein. Les films traitant du sujet étaient des succès au box-office, les BD et les jeux vidéo aussi.

Quand le premier monstre est sorti de sa tanière, on n'a pas fait tout de suite le lien. On a songé à des meurtres de détraqués, on a tenté de *rationnaliser l'affaire*. On s'est finalement aperçu qu'ils étaient là, parmi nous... mais la bataille était perdue : la bête avait proliféré, elle avait assuré sa descendance. Ses « petits » pullulaient, ils se reproduisaient, ils hantaient les égouts de la ville, ses squats, ses carrières souterraines.

Puis d'autres espèces apparurent.

Très vite, ils furent tribus.

Puis légions.

Quels furent les premiers ? On ne l'a jamais su.

D'où sortaient-ils ? On n'a jamais voulu nous le dire.

Erreur de laboratoire, dégénérescence, virus ? Toutes les théories ont été avancées, sans que jamais on parvienne à obtenir la réponse. La véritable explication doit bien exister, au fond d'un dossier, lui-même soigneusement classé dans les archives d'un ministère obscur – ou de ce qui reste de ces foutus services, puisque le gouvernement a déserté. Et nos décideurs ont appliqué la bonne vieille méthode, face à ce nouveau fléau : on a choisi la manière forte.

ON A MURÉ PARIS.

Humains et monstres se sont retrouvés bloqués derrière une barrière infranchissable. Et devinez qui a gagné ?

Nous sommes du gibier pour les Transformés. Les Chasseurs sont partout et nous ne pouvons jamais nous reposer. Certains sortent la nuit, d'autres rôdent le jour. Ils se relayent, ils jouent avec nous. Ils se disputent la réserve de viande. Bien entendu, les autorités sont au courant. On évite simplement de communiquer à ce sujet. Quand un décideur, au fond d'un bunker réservé aux dirigeants, a décrété que les Transformés pouvaient servir, qu'il faudrait, plutôt que de les éradiquer, les garder sous cloche, au cas où, ça n'a pas traîné : Paris, la Ville Lumière, est devenue une espèce de vivarium à monstres.

Ces derniers s'y sont multipliés. Ils se sont organisés. Ils vivent aujourd'hui dans les ruines de la capitale, avec leurs us, leurs coutumes, leurs clans, leurs lois. Parce que oui, personne n'y croit à l'extérieur, mais c'est la vérité : les monstres sont organisés, ils vivent en structures hiérarchisées, ont édicté leurs lois et s'y conforment.

Face à eux, tous ceux qui, comme moi, n'ont pas été contaminés tentent de survivre. Je sais, ils savent que nous sommes condamnés. On ne peut pas être Enfermé sans succomber au final, finalement, d'une façon ou d'une autre. On essaye de gagner du temps, en tentant l'impossible pour affaiblir les monstres, les empêcher de se fédérer. Car si la menace est omniprésente, si rien ni personne ne pourra l'enrayer, on peut la mesurer, chaque jour.

CERTAINS SONT LÀ POUR ÇA. J'en ai rencontré, ils m'ont expliqué. Ils sont humains, ils évoluent dans Paris. Ils ont laissé derrière eux leurs familles, leurs amis, sans espoir de retour. Ils ont signé un engagement. En échange, leurs

proches seront à l'abri du besoin, le gouvernement le leur a promis. Sans regrets, ils ont accepté le boulot.

Leur mission est simple : ils épient les monstres, ils tentent d'en apprivoiser. Les plus chanceux d'entre eux y parviennent, jusqu'à pactiser avec certaines créatures. Quand un lien est établi, il faut jouer fin et s'assurer que jamais, au grand jamais, ils ne se fédéreront : tant que les Chasseurs s'entretuent, que leurs accords ne durent pas, nous ne remportons pas la bataille mais reportons la défaite.

Je dis « nous » parce que j'ai accepté leur combat. Ils m'ont confié du matériel – c'est grâce à lui que je peux sauver Marie.

Cette guerre sera sans fin, nous le savons, mais aussi longtemps que nous serons là, que l'un d'entre nous fera le travail, l'espoir vivra.

Nous sommes les VEILLEURS.

Bienvenue dans notre monde... ou ce qu'il en reste !

Chapitre 1

STEINER

Le soleil était déjà haut dans le ciel. Steiner étouffa un juron. Il était proche de la suffocation mais ne pouvait écarter son œil de la lunette de visée : on allait procéder à une ouverture dans les minutes à venir et il ne pouvait sous aucun prétexte laisser s'échapper l'un des Enfermés. C'était la procédure depuis que la muraille avait été érigée. À chaque nouvelle livraison de Veilleurs – le gouvernement préférait les termes « infiltration d'agents » plus politiquement corrects, ce qui avait le don de faire naître l'hilarité chez tous les snipers – les tireurs d'élite prenaient place sur les miradors des alentours. Si chacun était prêt à faire usage de son arme, aucun d'entre eux ne savait à l'avance si le transporteur délivrerait des passagers. La manœuvre était tactique à bien des égards. On s'assurait que nulle fuite de renseignement ne viendrait préparer le terrain des Enfermés, dont la seule obsession était de quitter l'enceinte coûte que coûte. On s'assurait également que personne ne pouvait soudoyer un militaire, en sachant à l'avance qui était affecté à tel poste ou tel autre.

À cette dernière évocation, Steiner lâcha un soupir résigné.

Aussi dingue que cela puisse paraître, il se trouvait encore des volontaires pour tenter le voyage inverse et se glisser de l'autre côté de la frontière de béton et de barbelés ! Untel jurait sur sa vie que sa femme et ses enfants vivaient là-bas, une autre martelait qu'un parent avait réussi à prendre contact, qu'il avait besoin d'aide. Les volontaires avaient tous d'excellentes raisons... et à n'en pas douter une bonne dose de folie. Car il fallait être cinglé pour effectuer cet aller simple vers l'horreur.

Steiner était bien placé pour le savoir, la vérité était ailleurs. Tous ceux qui pensaient qu'on pouvait survivre au-delà du mur se berçaient d'illusions : Paris n'était plus qu'un vaste cirque dédié à la violence, aux plus bas instincts. C'était une antichambre de l'enfer. Seuls les monstres y évoluaient à leur aise. Steiner les avait vus, il avait pu les observer tandis qu'ils passaient dans sa ligne de mire. Le sniper avait parfois croisé leurs yeux vides, avant que l'index de sa main droite caresse la queue de détente et qu'une ogive de plomb, fendant l'air, ne fasse exploser leur crâne.

De quoi s'agissait-il, au vrai ?

Difficile à dire. Depuis le début de l'épidémie, puis la mise en quarantaine de la zone, tout le folklore monstrueux avait été convoqué par les médias. Radios, télévisions, réseaux sociaux s'étaient donné la main pour faire courir les bruits les plus fantaisistes. Certains irresponsables avaient pris un malin plaisir à alimenter pendant des lustres la paranoïa du grand public. On parlait de zombies, de vampires, de goules, on évoquait les êtres les plus terrifiants avec la bénédiction du gouvernement – après mûre réflexion, les pouvoirs publics n'avaient pas sou-

haité endiguer les informations, vraies ou fausses. L'armée avait vite pris la mesure du phénomène : plus la peur régnait, plus on redoutait les Enfermés... et plus on se tenait à l'écart de la zone. C'était, à en croire les militaires, la méthode la plus efficace pour tenter d'enrayer la pandémie. En dépit de tous les progrès de la science, on n'avait jamais trouvé plus efficace que l'isolement pour réfréner une contagion de masse.

Les civils vivaient donc dans l'ignorance ou le fantasme.

Steiner, lui, savait. Il surveillait la ville depuis les promontoires mis en place par les militaires. Des structures métalliques extrêmement solides, installées au sommet des immeubles capables de les accueillir, de l'autre côté du boulevard périphérique. L'œil rivé à sa lunette de précision, il pouvait à loisir étudier les bêtes et les rares humains à n'avoir pas encore été contaminés... ou massacrés par l'armée de prédateurs qui régnait sur Paris.

Steiner exécutait les ordres. Une simple pression de l'index lui suffisait pour mettre un terme à l'existence d'une de ses cibles. On l'avait recruté pour ça : parce qu'il était tireur d'élite, qu'il avait fait ses preuves et que dans sa spécialité il était l'un des meilleurs. Avec Kovacevic, son spotter – chaque sniper avait droit pour le seconder à un observateur, dont les précieuses indications facilitaient son travail –, ils constituaient l'équipe d'intervention la plus redoutable. Les deux hommes avaient été choisis pour leur efficacité, démontrée dans de nombreux conflits à travers la planète. Ils tuaient sur ordre, du moment qu'on les payait suffisamment pour apaiser leur conscience.

Quiconque participait à cette opération pouvait oublier

l'aspect romantique des contes pour gamins, ou de ces foutues séries dont on s'était abreuvé pendant des générations. Les *choses* qui pullulaient derrière la gigantesque barrière de ciment étaient des prédateurs de la pire espèce, terriblement contagieux. Des créatures qu'il convenait d'éradiquer avant que le virus se répande et anéantisse l'humanité.

Pour la première fois de sa vie, Steiner avait la sensation d'être du bon côté. Il voyait là une occasion unique de mettre ses exceptionnelles facultés au service d'une noble cause. Pour autant, il n'en retirait aucune gloire : il faisait son travail, celui pour lequel on le payait, sans espérer comme on pouvait le croire une quelconque rédemption.

— Oh ! siffla le Serbe à côté de lui. Tu rêves, ou quoi ?

Steiner s'ébroua en râlant. La voix rauque de Kovacevic avait mis un terme à sa réflexion. Le sniper se reconcentra aussitôt.

— Vent nul, commenta le spotter. Pas de compensation nécessaire.

D'un mouvement précis de sa main gauche, Steiner corrigea le réglage de sa lunette de précision.

— Le convoi arrive, poursuivit le Serbe. C'est pour nous, j'en suis certain.

Steiner ne répondit pas. Il laissa divaguer sa vision aux alentours du sas de sécurité. À l'extérieur, d'abord, pour s'assurer que personne ne traînait dans le périmètre, puis à l'intérieur de l'enceinte, où les Enfermés ne tarderaient pas à arriver, sitôt qu'ils auraient perçu le grondement du moteur.

C'était toujours le moment le plus délicat : contenir les Enfermés dans la prison de béton, abattre tous ceux qui ne manqueraient pas de tenter une sortie. Et faire en sorte que

les volontaires puissent débarquer sans être massacrés sitôt les portes du véhicule refermées.

Steiner plissa les paupières. La chaleur était si étouffante qu'à la surface du bitume l'air était agité de vagues qui troublaient la vision. Le mur d'enceinte, au sommet duquel les haies de barbelés résistaient vaillamment, semblait lui-même sur le point de se craqueler. Il longeait les ruines du périphérique, ce lacet de goudron que plus personne n'osait emprunter depuis des lustres. Du reste, si certains inconscients s'étaient mis en tête de tenter l'aventure, des patrouilles de police veillaient à les intercepter – les contrevenants s'exposaient à de fâcheuses complications.

Quelque part au pied du mirador qui assurait un point de vue optimal, le blindé approchait. C'était un ancien van de transport de la police, que l'on avait modifié. D'épais barreaux protégeaient les vitres blindées et les portes arrière avaient été remplacées par des volets d'acier. Activés depuis la cabine, ils s'ouvraient et se refermaient aussi vite et fermement que les mâchoires d'un piège à loup.

Le pilote du car avait amorcé sa manœuvre et approchait du sas en marche arrière. Il fallait positionner le dos du véhicule au centimètre près, pour occulter parfaitement l'ouverture dans le mur. Une jupe de métal frôlant le sol interdisait toute tentative de se glisser sous l'habitacle. Quand le car était arrimé à l'enceinte, on commandait l'ouverture du sas. Le panneau de béton basculait alors vers l'intérieur de l'imposante muraille, puis le volet du van libérait ses passagers. Ces derniers devaient s'éloigner au plus vite, pour ne pas être hap-

pés par la fermeture automatique des différents systèmes. La cabine était ensuite envahie par un gaz létal, puis par un puissant désinfectant, afin d'éliminer toute possibilité d'intrusion et de contamination. Le car repartait à l'issue de la manœuvre et c'était au sniper en faction d'assurer la suite des opérations.

— Arrimage moins vingt mètres, commenta Kovacevic.

Steiner se vida les poumons. Il se concentra sur les battements de son cœur et s'obligea à en domestiquer le rythme.

— Arrimage moins dix mètres, murmura encore le spotter.

Steiner bougea juste assez pour libérer sa main gauche. D'un revers de son gant, il épongea les perles de sueur qui avaient pris naissance sur son front. Ça n'était pas le moment de se laisser distraire.

— Arrimage exécuté, annonça Kovacevic.

Steiner ne répondit pas.

De l'autre côté du mur d'enceinte, des mouvements furtifs avaient attiré son attention.

Chapitre 2

LINO

Dans la lunette de visée, une plaque d'égout venait de tourner sur elle-même. Elle se souleva lentement et l'on put deviner furtivement deux yeux scrutateurs dans la pénombre. La plaque fut écartée, libérant le passage à une silhouette frêle et agile qui effectua une rapide volte-face, afin de s'assurer que nulle menace ne rôdait aux alentours. L'optique de précision permit de détailler le visage d'un préadolescent au visage encadré de cheveux châtain. Avec des gestes précis, visiblement répétés à de nombreuses occasions, le gamin repositionna la plaque d'acier qui s'emboîta à nouveau dans le macadam. Sitôt fait, le petit fila contre le mur de l'immeuble le plus proche. Il s'y adossa et tourna la tête de droite et de gauche, comme pour percer les ténèbres... ou renifler une présence inopportune.

Il ne nota rien d'alarmant et commença à se déplacer avec méfiance. Il avait préféré la partie ombragée de la rue. À cette heure, les immeubles parisiens occultaient partiellement la lumière du soleil. Les rues étaient comme sectionnées par un sabre gigantesque : d'un côté les trottoirs baignés de lumière et de l'autre, leurs jumeaux noyés dans la pénombre. Si la plupart

des créatures préféraient attendre que les ténèbres aient pris totale possession de la cité pour partir à la chasse, *on n'était jamais trop prudent*. Il convenait de se mouvoir en silence et de se tenir prêt à fuir.

— Alors ? fit le sniper. Qu'est-ce que je fais ?

— Bouge pas, souffla le spotter. On applique les ordres : on observe et on attend. Il me paraît jeune.

— Ouais. C'est la première fois que je le vois, celui-là.

— Les Nains progressent. Ils sortent de plus en plus tôt. Ils ont de bons formateurs.

— N'empêche qu'ils prennent de plus en plus de risques : celui-là est à trois blocs de son QG. C'est un débutant. Il n'y arrivera pas.

— Va savoir ?

Là-bas, le gamin progressait par petits bonds. Courbé comme un scout indien sur le sentier de la guerre, il marquait des pauses régulières. Il retenait sa respiration, tendait l'oreille, vérifiait qu'il était bien seul dans le périmètre et reprenait son avancée. Comme le duo de snipers l'avait deviné, il s'efforçait de rejoindre l'immeuble annexé par les siens.

La « tour des Nains », comme on l'avait baptisée, était une bâtisse étroite, non mitoyenne, dont l'entrée avait été sécurisée à grand renfort de plaques de métal récupérées sur les chantiers. On les avait soudées les unes aux autres, on avait percé certaines d'entre elles pour les assujettir à l'aide de rivets et on avait placé le tout sous tension, grâce à des groupes électrogènes qui ronronnaient au premier étage de l'immeuble. Le dispo-

sitif était redoutable : quiconque établissait un contact physique était foudroyé par les décharges électriques. Le courant était si puissant par endroits que la chair pouvait y adhérer plus sûrement qu'un steak jeté sur une poêle à frire hors d'âge. On trouvait d'ailleurs à sa surface des plaques de peau carbonisée et des doigts griffus, comme autant d'avertissements lugubres. « Restez à distance ! semblait claironner l'armure d'acier. N'approchez pas, ou vous subirez le même sort que les cadavres qui gisent à mes pieds. » Les Nains avaient pris soin de laisser les dépouilles des monstres foudroyés au pied de la porte, en ne libérant qu'un étroit passage tortueux. Quand ils voulaient retrouver l'abri de leur repaire, ils se faufilaient entre les carcasses en s'identifiant, afin que le garde de faction leur libère le passage.

Le sniper émit un claquement de langue irrité.

— Quoi ? demanda son binôme.

— C'est son baptême du feu. Le Nain est mort de trouille. Regarde-le, il hésite. Il ne lui reste pourtant pas une grande distance à parcourir.

L'autre leva ses jumelles et étudia avec soin le petit pétri d'angoisse. Ses yeux cherchaient en tous sens, dans la crainte de surprendre l'arrivée d'un prédateur. La distance qui le séparait encore de l'entrée de la tour paraissait insignifiante, mais c'était souvent dans les derniers mètres que l'on se faisait piéger. Quelques instants d'inattention, de relâchement... et c'était terminé. On était attaqué par un monstre, sans espoir de lui échapper.

Le sniper étudia le parcours. Le gamin devait encore longer

la rue où il se trouvait, traverser le carrefour au pas de charge – c'était la seule véritable difficulté puisqu'il se trouverait à découvert pendant une trentaine de mètres. Il devrait ensuite s'élançer vers la porte sécurisée et donner le mot de passe aux sentinelles qui se relayaient jour et nuit à ce poste. Nul doute que les gardes l'attendaient : le Nain passait l'épreuve qui tenait lieu de rite de passage à tous ceux de son clan.

Tout se jouerait en quelques longues, très longues secondes : le petit n'aurait plus qu'à prier pour que le sas s'ouvre assez vite. Il se glisserait à l'abri, avant que d'éventuels monstres errants dans le secteur le repèrent. La manœuvre était simple, mais périlleuse : si des créatures le prenaient en chasse, jamais les siens ne prendraient le risque de lui ouvrir le passage. Le malheureux devrait alors attirer ses poursuivants à l'écart et tout faire pour les semer, avant de revenir sur ses pas pour tenter sa chance une nouvelle fois. S'il ne trouvait pas les ressources nécessaires, s'il dérapait sur le sol ou s'il restait stupéfait par la peur...

Le sniper crispa les mâchoires. Mieux valait ne pas y songer. Un nouveau carnage aurait lieu, comme il s'en déroulait hélas chaque jour dans Paris, depuis qu'on avait muré la capitale. Fuir, sans jamais mettre en danger les siens. C'était la règle, dans tous les clans. Elle s'était imposée à mesure que les groupes s'étaient organisés, que des lois avaient dû être édictées, que les survivants avaient pris conscience de leur précarité. Ces obligations incontournables étaient les seuls qui pouvaient leur laisser une chance de voir le soleil se lever à l'issue d'une nuit de terreur.

Rares étaient les Enfermés qui restaient isolés. La plupart des survivants à la vague monstrueuse avaient fini par comprendre que leur unique chance de résister était de réunir leurs forces, de mutualiser leurs moyens. Les proies esseulées succombaient les unes après les autres. Face à la déferlante de créatures cauchemardesques, les clans en étaient tous arrivés à la même conclusion : la survie du groupe justifiait qu'on abandonnât un isolé sans hésitation. On avait fait fi du sentimentalisme et des belles résolutions. La loyauté et les serments, c'était bien joli dans les romans et dans les films. Dans la réalité, on était prêt à tout pour s'en sortir. Seule comptait la survie.

Le sniper soupira.

En contrebas, le Nain avait du souci à se faire. Il fallait espérer que sa bonne étoile veille sur lui, car contrairement à tout ce que l'on pouvait imaginer, les petits appliquaient les règles sans jamais aucune dérogation. Ils faisaient montre d'une extrême rigueur et se conformaient aux lois du clan avec une insensibilité proche de la cruauté. On ne pouvait pas les condamner pour autant, au vu des résultats obtenus : quand leur clan s'était formé, accueillant en son sein des enfants de cinq à douze ans, les autres n'avaient pas donné cher de leur peau... mais avec le temps, ils avaient dû réviser leur pronostic.

Les Nains étaient toujours là et ne semblaient pas près de disparaître. Mieux : ils patrouillaient à travers la ville et arrivaient même à recruter de nouvelles forces – pour preuve, ce visage inconnu qui passait la redoutée épreuve de la rue.

— À ton avis ? murmura le sniper. Ils s'entraînent comment ? Ils ne peuvent pas faire de repérage...

— Aucune idée. Ils ont peut-être des étages dédiés. Des

jumelles, des plans... C'est un putain de bâtiment. Il me semble qu'il y avait des archives, dans le bloc voisin. Un genre de vieille bibliothèque, tu vois le genre ?

— Ouais, grogna le tireur en réajustant sa lunette de visée. Probable. N'empêche que j'aimerais bien savoir comment ils font, ces petits cons.

Le spotter demeura muet. Oui, lui aussi aurait aimé savoir. Toutes les méthodes étaient bonnes à prendre, si l'on espérait s'en sortir dans Paris. Même celles des Nains. *Surtout les leurs*, à bien y songer.

— Et merde ! s'étrangla le sniper. On a du mouvement.

L'autre releva sa paire de jumelles militaires, un matériel aux performances remarquables qu'ils avaient récupéré dans une armurerie visitée quelques semaines auparavant. Il zooma en direction de la ruelle. D'abord, il ne distingua rien dans le balayage rapide de la zone. Il actionna la molette de réglage automatique, fit le point et se contraignit au calme. Après quelques secondes d'observation, il nota un mouvement à l'extrémité de la rue. Le doute n'était plus permis : un prédateur avait pris position. La bête se tenait recroquevillée à l'abri de l'ultime angle de rue qui menait au repaire des petits.

De là où il se tenait, le gamin ne pouvait apercevoir la menace. L'observateur se mordit l'intérieur des joues. Il zooma davantage et s'attarda sur l'ombre projetée de la créature.

— Un lycanthrope ! haleta-t-il. Le nain est foutu.

— Je shoote, si tu veux ? grommela le sniper en posant le doigt sur la queue de détente de son arme.

— Attends ! souffla son compagnon. Tu sais qu'ils chassent

en meute. Si on se fait repérer par les autres...

— Je ne disais pas ça pour le même, corrigea le tireur. Je te rappelle que plus on déglingue de ces saloperies et moins on court le risque d'en croiser à notre tour.

Le garçon aux jumelles s'accorda quelques secondes de réflexion. Intervenir, c'était marquer des points auprès des Nains. Gabriel saurait s'en souvenir, c'était certain...

Mais cela valait-il qu'ils révèlent leur position ? Les garous, si on ne les éliminait pas tous, cerneraient l'immeuble. Ils avaient l'habitude de chasser en groupe, de manière concertée. Ils faisaient montre d'une grande intelligence tactique, doublée d'un instinct de tueur sans égal. Dans ces conditions, quitter le quartier avant la nuit relèverait du miracle. De plus, les réactions de Gabriel étaient parfois surprenantes – les Nains n'aimaient pas qu'on rôde autour de leur territoire.

Pétri de doute, le spotter étudia de nouveau la rue.

Six étages plus bas, inconscient du danger, le gamin longeait la paroi. Il se dirigeait droit vers son prédateur. Il serait bientôt dans l'impossibilité de lui échapper.

— Alors ? s'impativa le tireur. Tu te décides, Lino ? Putain ! C'est maintenant ou jamais...

Lino serrait convulsivement les mâchoires.

— Tu tires, ordonna-t-il finalement.

— *Sir, yes Sir !* ricana le sniper en mettant le monstre en joue.

Il domestiqua sa respiration, bougea très lentement. Au terme d'un mouvement souple, il centra la gueule du monstre dans le réticule de sa lunette. Il sentit sous son doigt la résis-

tance de la queue de détente.

Il se figea soudain.

Les éclats d'une fusillade leur parvenaient.

Chapitre 3

STEINER

Tout était allé vite, très vite. *Trop vite*, au vrai, pour les arrivants qui s'étaient vus éjectés du véhicule sitôt l'arrimage au sas effectué. Ils étaient cinq – quatre hommes et une femme. Steiner estima qu'ils avaient tous entre vingt et trente ans.

— Des gamins, confirma Kovacevic qui balayait les alentours à l'aide de ses jumelles. Ils sont mal barrés.

Les deux hommes observaient les réactions des transférés, tout en inspectant le décor, pour parer à toute tentative d'évasion. Au signal, le petit groupe avait quitté l'abri de métal avec docilité. Ils effectuaient à présent quelques pas hésitants sur le goudron. Mains en visière au-dessus de leurs yeux, éblouis par le soleil, ils étaient pantelants, impressionnés par le tableau qui s'offrait à eux. On avait beau se croire prêt à affronter la réalité, la découverte *in vivo* était stupéfiante : les rues de Paris étaient désertes, quand autrefois elles étaient submergées par une foule dense. Un silence étouffant régnait aux alentours. Impressionnés, les nouveaux Enfermés levèrent le nez en direction de la muraille. En étudiant cette gigantesque enceinte de béton surmontée par des buissons touffus de barbelés, ils prirent

brutalement conscience de leur situation : c'était irrévocable, ils ne repartiraient pas.

Certes, ils avaient choisi cette situation – on ne franchissait la muraille qu'en se portant volontaire, les autorités insistaient sur ce point – mais un poids colossal s'était soudain abattu sur leurs épaules, courbant leurs silhouettes. La réalité était écrasante : il n'y aurait jamais plus aucun espoir de retour. Le mur titanesque, dont certains affirmaient qu'il avait été érigé en quelques heures pour répondre à l'urgence de la situation, ceinturait Paris. La structure semblait tout droit issue d'un film de science-fiction. Sa surface était lisse, à l'exception de forêts de pics pointés vers le sol, empêchant toute tentative d'escalade ou de préhension. Plantés de façon arythmique désordonnée, les buissons menaçants avaient joué leur rôle au fil des mois, décourageant les monstres qui n'avaient jamais réussi à les franchir. En détaillant avec soin les crocs d'acier, on pouvait deviner des croûtes de sang séché témoignant de nombreuses tentatives avortées.

Depuis leur mise à l'isolement, les Transformés essayaient de franchir l'enceinte. Ils étaient prêts à tous les sacrifices pour y parvenir mais la muraille était demeurée inviolée jusqu'à présent.

— C'est toujours la même histoire, avait râlé Steiner. On devrait les préparer davantage, au lieu de les lâcher comme ça. Regarde-les : ils ne franchiront pas les premiers blocs. Ça va être une boucherie !

De fait, Kovacevic pouvait le vérifier dans ses jumelles, les nouveaux arrivants n'avaient pas noté la présence des prédateurs tapis dans les zones d'ombre. Ils semblaient plus

préoccupés à vérifier que leurs mains et leurs visages étaient bien recouverts des gels fournis par l'armée.

— Hostiles en approche, commenta le Serbe qui avait activé la fonction lui permettant de séparer les divers spectres selon les variations de chaleur.

Il étudia les silhouettes animées et rendit son verdict :

— Trois sur la droite, à l'angle du magasin de chaussures. Quatre à gauche, encore masqués par les containers à poubelles.

Il consulta l'écran de son ordinateur et ajouta :

— Vent nul. Cent trente-cinq mètres.

— Reçu, confirma Steiner en corrigeant une fois de plus le réglage de sa visée. C'est parti.

Là-bas, un premier monstre se jetait à l'assaut du petit groupe. L'un des hommes se mit à glapir de terreur. Il leva les mains devant son visage, dans une dérisoire manœuvre pour se soustraire à la goule – une créature massive aux doigts prolongés par des griffes longues et recourbées, assez résistantes pour découper le cuir, le bois... et la chair de ses proies. Parvenue à quelques mètres de sa cible, la bête plongea en avant, bras tendus. Elle rugit en se délectant par avance du goût de sa pâture...

Elle ne l'atteignit jamais.

Le projectile de Steiner lui fit exploser le crâne, envoyant voler aux alentours une bourrasque d'os et d'humeurs rosâtres. La goule décapitée s'abattit sur le bitume aux pieds de sa cible, qui considéra avec incrédulité la constellation de taches luisantes sur sa chemise, puis le ramassis de chair sanguinolente, secoué de tremblements convulsifs à ses pieds.

Les quatre autres arrivants, appliquant les consignes à la lettre, se séparèrent pour filer chacun au hasard, qui vers une rue voisine, qui vers un porche accessible. S'éloigner les uns des autres, c'était multiplier les chances d'échapper aux traqueurs. Seul le malheureux visé par la goule ne parvenait pas à recouvrer ses esprits. Victime de spasmes, il demeurait pétrifié par l'effroi.

La panique générée par le premier assaut fut pour les monstres le signal de l'hallali. Ils se jetèrent tous à l'attaque, dans un concert de hurlements furieux. Habitué des théâtres de conflit, Kovacevic donnait des indications cliniques, que Steiner traduisait illico.

Dans l'enceinte, le drame se joua très vite.

Fous de terreur, les fuyards lançaient toutes leurs forces dans la bataille... mais les prédateurs étaient trop puissants, trop rapides. La fille plaqua une main devant ses lèvres pour retenir un cri de détresse. Elle plongeait vers une rue sur la droite, sans un regard pour les trois créatures lancées après elle. Steiner tira deux fois, transformant un crâne en brouillard de sang et d'os, puis déchiquetant une épaule et un poumon. Les deux monstres furent arrachés du sol, démantibulés par l'impact des formidables projectiles. Ils s'abattirent sur l'asphalte, morts avant même de toucher le sol. Le troisième sauta sur le dos de la malheureuse, qu'il lacéra de ses griffes. Jugeant qu'il était trop tard pour la sauver, le sniper reporta son attention sur les autres fugitifs.

Les ordres étaient clairs : on privilégiait les possibles entrées de Veilleurs. Toutes les pertes étaient jugées acceptables, à défaut d'être normales. Chaque « implantation » – c'était le terme militaire en vigueur – était une petite victoire.

Un rapide regard circulaire permit à Steiner de faire le point sur la situation : le premier fuyard avait longé la muraille. Il était déjà hors de vue. Le sniper étouffa un juron. Encore un dont on ne saurait pas s'il s'en était sorti... ou si les monstres l'avaient dépecé quelques mètres plus loin !

À l'issue d'un rapide balayage visuel, le tireur d'élite repéra un autre fugitif. L'homme était en fâcheuse posture, acculé sous un porche. Deux goules s'approchaient, certaines de leur victoire. Elles devaient baver d'abondance, à la seule idée du festin qui les attendait. Les quelques secondes ainsi accordées furent comme un cadeau du ciel pour Steiner. Ses ogives à haute vélocité atteignirent les cibles. La première fracassa la colonne vertébrale d'une créature qui s'effondra sur le trottoir dans une posture grotesque de poupée désarticulée. La seconde transperça la gorge de l'autre monstre, qui porta les mains à son cou dans une pathétique tentative d'endiguer le flot pourpre.

La goule survivante avait pris l'ultime fuyard en chasse. Steiner eut la vision fugace de la bête dans le réticule de sa lunette, mais il n'eut pas le temps d'ouvrir le feu : lancés dans une folle course-poursuite, homme et bête avaient tourné à l'angle d'une tour.

Steiner cracha de colère.

— Merde ! Deux disparus...

Il voulut se redresser, mais Kovacevic aboya un nouvel avertissement.

— Des lycanthropes ! siffla le Serbe.

Steiner se désintéressa aussitôt du sort des victimes.

Il raffermi la prise sur son fusil et attendit les précisions.

— À quinze heures, ajouta le Serbe. Six ou sept. Ils tentent une sortie.

Les consignes répondaient à une hiérarchie de priorité : l'inviolabilité du sas était plus importante que la survie des Enfermés. Rien ne devait s'opposer à la défense des ouvertures pratiquées dans la muraille. Personne ne devait jamais les franchir vers l'extérieur – surtout pas un monstre. On devait donc agir en conséquence, *quel que soit le prix à payer*.

Steiner bloqua sa respiration et, se fiant à son instinct, déclencha un tir de barrage. Il foudroya deux des loups-garous qui se ruaient vers l'ouverture. Le reste de la meute continuait sa cavalcade furieuse.

L'espace d'une seconde, le sniper s'interrogea : pourquoi les lycanthropes s'élançaient-ils vers le sas, alors que des proies étaient à leur disposition ? La fermeture du passage s'effectuait automatiquement, sitôt le véhicule blindé désengagé, il ne pouvait donc y avoir aucune issue...

Steiner prit soudain conscience de l'urgence. Il crispa les mâchoires et ouvrit à nouveau un feu soutenu. Contre toute attente, quand le véhicule blindé s'était détaché, le hublot de béton n'avait pas pu se repositionner totalement.

Quelque chose en bloquait la fermeture.

Quelque chose, ou plutôt... quelqu'un.

Steiner ne put réprimer un rictus en reconstituant mentalement les événements. *Le premier Enfermé avait tenté de faire demi-tour !* Sortant brusquement de sa torpeur, l'homme avait cédé à un accès de terreur. Il avait tourné les talons pour plonger vers l'ouverture, dans le fol espoir de regagner l'abri douillet de la cabine blindée. Il s'était heurté au volet d'acier

du véhicule militaire, avait probablement cherché à forcer le passage... et avait été broyé par la fermeture automatique du système de béton. Son cadavre partiellement écrasé empêchait le panneau de sécurité de se repositionner complètement. Un maigre interstice demeurait. Il ne tarderait pas à se combler sous la pression, mais offrait pour l'heure une possibilité – même infime – aux monstres de s'y glisser.

Kovacevic avait lui aussi mesuré l'ampleur du désastre. Il pressait un talkie-walkie devant ses lèvres et éructait des ordres, pour qu'une équipe de nettoyeurs arrive dans les plus brefs délais. Les unités spéciales procéderaient à la purification des lieux...

Si Steiner réussissait à contenir l'assaut !

— Il faut tenir cinq minutes, haleta le Serbe en raccrochant. Nos gars arrivent.

Il mit aussitôt un genou au sol et reprit son rôle au côté du sniper.

Steiner agissait comme en état second. Il se fia à son seul instinct pour déclencher tous les feux de l'enfer. Kovacevic, les jumelles rivées aux yeux, assistait au carnage.

Steiner s'était mué en véritable ange exterminateur. Chaque fois que son doigt caressait la queue de détente, une balle perforante jaillissait du mufle de son fusil. Le frelon d'acier traversait l'air et délivrait une mort rapide et brutale. En percutant sa cible, la pointe creuse s'écrasait avant de se fragmenter, envoyant rouler dans toutes les directions d'effroyables copeaux d'acier.

Steiner savait devoir agir avec la plus extrême prudence : pour atteindre les monstres, ses balles devaient emprunter la

mince ouverture laissée par le sas, mais elles ne devaient sous aucun prétexte en fragiliser les contours. La structure était renforcée à l'extrême mais les monstres étaient animés d'une force herculéenne qui leur aurait permis d'exploiter la faille la plus insignifiante. Il fallait donc respecter l'intégrité de l'installation.

L'œil vissé au réticule, Steiner apercevait les silhouettes vives des monstres, puis leurs soubresauts quand les balles les exécutaient. Il enchaînait les tirs comme sous l'effet d'une possession.

Il acheva sa besogne avec une remarquable efficacité et resta immobile, le souffle court, quand le dernier monstre se fut écrasé sur le bitume, un trou béant au milieu de la poitrine.

— RAS, lâcha Kovacevic après un examen minutieux. Beau travail, mon vieux. Tu as sécurisé le périmètre.

Steiner ne bougeait toujours pas. D'un geste, il procéda à un échange de chargeur, pour ne pas tomber à court de munitions. On pouvait s'attendre à un nouvel assaut de loups-garous : sitôt qu'on en avait aperçu un, il pouvait en surgir de toutes parts l'instant suivant.

Au pied de leur tour, une escouade de nettoyeurs s'était déployée. On reconnaissait aisément les techniciens à la couleur orange de leurs uniformes et au sigle qui barrait leurs poitrines. Engoncés dans des combinaisons étanches, aussi patauds que d'énormes hannetons de cuir et d'acier, les hommes avaient franchi le pont qui menait à l'enceinte. Ils balayaient maintenant la zone au lance-flammes. Le véhicule blindé attendait non loin. D'autres membres du *squad* l'aspergeaient de produit antiseptique. Bientôt, une écœurante odeur de chair

carbonisée, de carburant enflammé et de détergent empuantit l'air.

Les hommes du nettoyage s'assurèrent que le sas avait repris position. Des techniciens effectuèrent les tests d'usage, pour vérifier que son fonctionnement n'était pas altéré. Le cas échéant, ils auraient été dans l'obligation d'en condamner définitivement l'accès.

Enfin, ils aspergèrent le périmètre de divers produits désinfectants et adressèrent des signaux rassurants à Steiner et Kovacevic.

— Intervention terminée, crachota une voix dans le talkie-walkie du Serbe. Félicitations, les gars !

Kovacevic coupa la communication sans prendre la peine de répondre. Les compliments des nettoyeurs ne leur seraient d'aucune utilité : quoi qu'il advienne, on reprocherait au duo de snipers de n'avoir pas su gérer la situation et d'avoir fait appel au *squad* de sécurité. Chaque intervention coûtait une petite fortune et des officiers en uniformes impeccables, retranchés dans des bureaux protégés, ne se priveraient pas de faire remarquer que le manque d'efficacité de Steiner et Kovacevic avait nécessité son déploiement. Il faudrait rendre des comptes, se justifier autant que possible, remplir des questionnaires interminables...

— Pas trop tôt ! grogna Steiner en se redressant pour effectuer quelques mouvements d'assouplissement. On s'arrache.

Il dévisagea le Serbe, qui ne masquait pas son inquiétude.

— On n'est pas passés loin, murmura Kovacevic.

— Tu dramatises ! tempéra le sniper. Fausse alerte. On n'a pas eu grand-chose à faire, au final finalement.

— Peut-être bien, admit le spotter d'une voix sourde, mais aucun des nouveaux Veilleurs ne s'en est sorti.

— Ça reste à prouver, répliqua Steiner en démontant son arme avant de la ranger dans un étui spécialement conçu pour le transport. J'en ai perdu deux de vue, c'est aux gars de la section de drones de prendre le relais.

— Le premier avait une goule sur les talons ! coupa sèchement Kovacevic. Tu sais très bien ce que ça signifie !

Steiner décela de la fatigue et de la résignation dans les yeux du Serbe. Et quelques autres sentiments qu'il préféra ignorer.

Il éluda, avec un geste fataliste – quand il était dans cet état, il ne servait à rien d'argumenter avec Kovacevic.

Steiner n'était pas décidé à capituler pour autant.

— Tu oublies celui qui a filé le long de la muraille, glissa-t-il en ajustant la sangle de son étui avant de la passer autour de son épaule. Il faudra le mentionner dans le rapport.

— Ouais, grommela le Serbe. Ce foutu rapport...

— Vuk ? lança Steiner dans son dos.

— Ouais ?

— Viens, je te paye une bière. On ira au débriefing plus tard.

Kovacevic hésita un instant, puis il hocha la tête avec conviction.

Steiner avait raison.

Ils avaient bien mérité une bière.

(Fin de l'extrait)

Alors que Paris est victime d'un virus qui transforme ses habitants en monstres, et notamment les adultes, quelques groupes de jeunes « immunisés » tentent de survivre dans ce qui est devenu un enfer. À l'extérieur, l'armée a entouré la ville d'une immense muraille pour éviter la propagation de l'épidémie. Aucune fuite n'est possible... Et dans ce cauchemar, Marie se découvre enceinte. Attend-elle un bébé ou un monstre prêt à la dévorer de l'intérieur ?



Auteur bien connu en polar (L'Évangile des ténèbres), ancien directeur de collection, Jean-Luc Bizien propose un roman young adult aux images fortes et prenantes.

À RETROUVER SUR NOTRE SITE :

En papier : 15.90 €
(clie)

En numérique : 6.99 €
(clie)

EN LIBRAIRIE :

harmonia mundi
livre

ISBN : 978-2-36629-893-2